



# JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal parait deux fois la semaine : le Mercredi et le Samedi.

ABONNEMENT : Pour Roubaix : 18 fr. par an,  
10 fr. pour six mois,  
6 fr. pour trois mois.  
Pour le de-hors, les frais de poste en plus.  
Un numéro : 25 centimes.

Bureau du Journal, 20, rue Neuve,  
A ROUBAIX,

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

Les annonces et les réclames publiées dans le Journal de Roubaix paraissent le Dimanche dans le Journal d'Annonces qui contient le BULLETIN COMMERCIAL de Roubaix et de Tourcoing.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

## ROUBAIX, 17 août.

L'Empereur, à l'occasion de la fête du 13 août, a daigné, sur la proposition de M. le garde des sceaux, ministre de la justice, et par décision du 6 août, accorder des grâces, des remises ou des commutations de peine, à huit cent quatre-vingt-dix-huit condamnés détenus aux colonies pénitentiaires, au bagne, dans les maisons centrales et dans les autres prisons, qui s'étaient fait remarquer par leur bonne conduite au lieu de leur détention.

Sa Majesté a daigné en outre, par une autre décision rendue le 13 août, sur la proposition de M. le garde des sceaux, faire éprouver les effets de sa clémence à deux cent vingt neuf individus condamnés à diverses peines, pour crimes, délits ou contraventions.

Le *Moniteur*, après avoir énuméré longuement les préparatifs faits pour la réception de l'armée d'Italie dans la capitale, rend compte en ces termes de la réception elle-même :

Voilà la description bien incomplète, quoique trop longue sans doute, des préparatifs faits par la population de Paris pour recevoir l'armée triomphante. — Paris, du reste, n'avait pas attendu le jour de l'entrée solennelle pour exprimer sa sympathie aux héros de Magenta et de Solferino. Il envahissait le camp de Saint-Maur dans sa curiosité et son admiration naïves, se faisant raconter par les soldats, narrateurs modestes et complaisants, qui n'oublient qu'eux-mêmes, les rapides exploits de la dernière campagne.

Sur tout le parcours du défilé, l'affluence est incalculable; de la barrière du Trône à la place Vendôme, les chaussées latérales sont encombrées de monde. Sur les échafaudages, aux fenêtres, aux balcons, jusque sur les toits, entre les cheminées, fourmillent les têtes avides de voir. Dans Paris, qui semble s'être fait élastique pour les recevoir, se sont déversés les banlieues, les départements, l'étranger, tout ce qui a pu venir pour le grand jour par un véhicule quelconque. Les multitudes se fondent avec les mul-

titudes, s'accroissant sans cesse jusqu'au dernier moment. Le faite des maisons est aussi peuplé que la rue. Des spectateurs intrépides, faute de meilleure place, restent plongés dans le bassin du Château-d'Eau, trempés jusqu'à la ceinture.

À l'heure prescrite, quoique matinale, et malgré la difficulté de circuler en voiture, les gradins des amphithéâtres élevés place Vendôme sont couverts d'une foule immense, parée et choisie, qui regrette, bien que sûre de ne perdre aucun détail, de ne pouvoir courir au-devant des troupes au moins jusqu'à la Bastille, où l'Empereur est allé se mettre à leur tête.

Des tribunes spéciales, promptement remplies, avaient été réservées pour les Maisons de Leurs Majestés, le Corps diplomatique, le Sénat, le Corps législatif, le Conseil d'Etat, le Corps municipal de la Seine.

Une impatience haletante, anxieuse, tient toutes les poitrines oppressées; c'est à peine si les yeux se distraient à considérer la magnifique décoration des hôtels; tous les regards se tournent obstinément vers la rue de la Paix, par où doit déboucher l'armée.

Saluée d'une acclamation universelle, la voiture de l'Impératrice traverse la place. Sa Majesté s'assied, avec le Prince Impérial en uniforme des grenadiers de la garde, à la tribune élevée pour elle.

Dans les salons de l'Impératrice, qui communiquent à cette tribune, se réunissent S. A. I. la princesse Mathilde, LL. AA. la princesse Baciocchi, le prince Lucien Murat, la princesse Lucien Murat, la princesse Anna Murat, le prince Joseph Bonaparte, M. le duc et M<sup>me</sup> la duchesse d'Albe, le marquis et la marquise de Roccajovine, le comte et la comtesse L. de Cambacérés, M<sup>me</sup> la baronne de Chassiron, les ministres et les femmes des ministres, le président du Sénat et M<sup>me</sup> Troplong, le président du Corps Législatif et le président du Conseil d'Etat, les grands officiers de la Couronne, la grande-maitresse de la Maison de l'Impératrice, M<sup>me</sup> la Gouvernante des Enfants de France, M<sup>me</sup> la duchesse de Bassano, M<sup>me</sup> la duchesse de Cambacérés, l'adjudant-général du Palais et M<sup>me</sup> Rolin, les officiers et Dames de service auprès de Leurs Majestés

et de S. A. I. la princesse Mathilde.

Bientôt les cent-gardes, avec timballes et trompettes, apparaissent entre les colonnes surmontées de Victoires d'or, précédant de quelques pas l'Empereur monté sur un magnifique cheval alezan. Les cris de : *Vive l'Empereur!* partent de tous les gradins; les mouchoirs s'agitent ainsi que les chapeaux; tout le monde est debout et découvert. Le prince impérial, à la vue des premières troupes, se lève spontanément, tire sa petite épée et salue avec une grâce héroïquement enfantine. Cette inspiration charmante provoque une longue salve d'applaudissements qui a de la peine à se calmer.

Après un peloton de guides, dont le kolback est devenu roux à l'ardeur du soleil d'Italie, arrivent les blessés des différents corps assez avancés en convalescence pour supporter les fatigues du triomphe : grenadiers, voltigeurs, soldats de ligne, zouaves, tirailleurs algériens; chaque régiment a fourni son contingent. Eux aussi peuvent dire, comme Jeanne d'Arc en parlant de son drapeau : « Puisqu'il a été à la peine, il est juste qu'il soit à l'honneur. » Ils s'avancent, pâlis sous le hâle, par la souffrance, écopés, cicatrisés, manchots, s'appuyant sur le bâton qui, pour eux, doit remplacer le fusil quelque temps encore, mais tendant la jambe — cherchant à marquer le rythme — avec un stoïcisme tout militaire, souriant naïvement à la foule qui les acclame, étonnés de leur succès, comme si l'héroïsme était la chose du monde la plus naturelle. Plus heureux que les autres, ils ont reçu pour la France une de ces nobles blessures qui embellissent le soldat, voilà tout; leurs mains mutilées peuvent à peine tenir les couronnes, les bouquets, les palmes, les guirlandes que le peuple enthousiasmé leur a jetés sur leur passage.

Ils défilent plus lentement, car leurs plaies qu'a fermées la science s'irritent par la fatigue. Parmi eux marche triste et fier un jeune officier les deux bras en écharpe. A cette vue, une émotion profonde, irrésistible, universelle, s'empare des spectateurs; un frisson électrique parcourt les gradins. Les femmes sanglotent, les yeux pleins de larmes. Les hommes, la gorge serrée,

essayent un hurrah, et l'Empereur, arrêté devant la tribune de l'Impératrice, la tête tournée vers la colonne, salue à plusieurs reprises.

Trois aumôniers précédaient le groupe des blessés, — quoi de plus naturel : ceux qui ouvrent les portes de l'autre vie, auprès de ceux qui chaque jour affrontent la mort!

Le défilé des troupes a été annoncé dès le 15 par le *Moniteur*, il est inutile de le répéter corps par corps; — il vaut mieux noter, à mesure qu'ils se présentent, les incidents et les particularités de ce grand spectacle : la musique de chaque régiment se masse au pied de la colonne, et joue pendant qu'il défile, jusqu'à ce qu'elle soit remplacée par la musique d'un autre corps. En passant devant l'Empereur, les régiments de la garde lui remettent leurs drapeaux; plusieurs de ces drapeaux, comme du reste ceux des autres troupes, troués de balles, criblés de mitraille, noirs de poudre, décolorés, ne sont plus que des lambeaux sublimes. Ils sont salués par les plus vifs applaudissements. La ligne, cette troupe courageuse et modeste, le peuple de l'armée, est l'objet des plus touchantes ovations. On accueille avec une bruyante sympathie les zouaves à la martiale désinvolture, à l'uniforme pittoresque; l'on sourit en voyant leur chien, qu'ils se sont amusés, en grands enfants, à parer de fleurs, et sur lequel ils ont planté un petit guidon tricolore. L'artillerie de chaque corps, dans sa mâle et sévère tenue, passe avec ses canons festonnés de guirlandes; parfois un œillet, une rose enloutent gracieusement la lumière qui mettait le feu à la poudre.

Les tirailleurs algériens, ces anciens ennemis de la France, qui maintenant combattent pour elle, marchent derrière trois aumôniers qu'ils respectent, malgré la différence de religion. Leur costume oriental bleu de ciel, soutaché de jaune, leurs types qui résumant toutes les races du nord de l'Afrique, depuis le nègre jusqu'à l'Arabe, en passant par toutes les nuances, inspirent une bienveillante curiosité; sur leurs guidons figurent le croissant de l'islam et la main ouverte, préservatif du mauvais œil encore sculpté à la clef de voûte de la première porte de l'Alhambra.

## FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 17 AOUT 1859.

### LE TRABAN

ROMAN HISTORIQUE SUÉDOIS

PAR RIDDERSTAD

AUTEUR DU PRINCE.

Suite. — Voir notre dernier numéro.

Après avoir balbutié encore quelques mots inintelligibles, il s'interrompt tout à coup et sortit précipitamment.

Elise avait beaucoup prié, beaucoup espéré. Il lui semblait que Dieu l'exauçait et lui envoyait cette enfant pour la consoler. Chaque soir, on venait chercher sa petite compagne, mais elle réparait tous les matins, et jamais sa gaieté naïve ne l'abandonnait. Sa société procurait un plaisir indicible à la prisonnière; celle-ci causait avec elle de tout qui lui venait à l'esprit; elle dessinait, elle peignait, et elle jouait comme si elle eût été elle-même un enfant.

(Reproduction interdite.)

Mais quittons là, et rentrons chez Sarelli.

Il était seul et plongé dans une profonde rêverie lorsqu'on frappa violemment à la porte.

« Encore lui! dit-il en grinçant des dents avec colère; encore lui! J'aurais bien envie de lui fermer ce chemin. »

On frappa de nouveau à coups redoublés.

Il fronça le sourcil, mit son poignard à sa ceinture, alla ouvrir, et vit entrer un homme soigneusement enveloppé d'un manteau et le chapeau enfoncé sur les yeux.

« Le masque! dit ce dernier d'un ton impérieux, dès que la porte se fut refermée sur lui. Donne-moi le masque. »

Sarelli hésitait.

Cependant l'étranger avait ôté son manteau et son chapeau; c'était Berghen.

« Où sont le masque et le domino? demanda-t-il de nouveau. »

« Voici! répondit enfin Sarelli en les lui jetant. »

« Insolent! grommela le comte. Donne-moi la clef : je veux faire ma visite sans toi aujourd'hui. »

— Vraiment?

— Donne la clef.

— Vous voyez, monsieur, qu'elle est à côté de mon poignard. Il faut donc vous incliner devant celui-ci pour obtenir celle-là.

— Tu veux me voler.

— Le butin m'appartient aussi bien qu'à vous. C'est moi qui l'ai enlevé.

— Tiens!...

Et Berghen jeta quelques pièces d'or au bandit, en ajoutant :

« Je l'emmène dans deux ou trois jours. »

Sarelli leva la tête. Son front devint sombre et menaçant.

« L'emmener? »

— Comme je dis.

— Soyez sûr, monsieur, que votre étoile ne luira point cette nuit-là!

La colère de Berghen faillit éclater.

— Tu me braves?

— Je ne fais que dire ma pensée.

— La colère divine te frappe, si tu te permets la moindre opposition à ma volonté!

A cette menace, Sarelli éclata de rire.

« Tu me connais. Prends garde à toi... Sais-tu à quel prix on a mis ta tête? »

— Au même prix que la vôtre.

— Ne disputons point là-dessus et suis-moi. »

Berghen se voyait au bord d'un abîme; mais il ne perdait pas confiance dans son courage et dans sa résolution. Il se plaignait de Daniel, qui l'avait livré aux mains perfides d'un Sarelli; il ignorait que la conduite de ce dernier avait moins pour mobile la déloyauté qu'une violente passion.

De son côté, le bandit était mécontent de lui-même. Jusque-là, il avait mis son honneur et son orgueil à remplir fidèlement ses promesses. Aujourd'hui, il ne se reconnaissait plus, et il rougissait de sa conduite; mais sans pouvoir en changer, car la passion était plus forte chez lui que le sentiment de l'honneur.

« Vous voulez l'enlever d'ici? répéta-t-il. »

— Eh bien?

— Que diriez-vous si j'avais le même dessein?

— Le dessein de l'emmener?

— Sans doute.

— Tu n'aurais pas fait dix pas que les sbires te saisiraient, et vingt-quatre heures après...

— Je serais pendu, voulez-vous dire. »

Berghen fit un signe affirmatif.

« Puisque vous connaissez si bien le sort qui

m'attendrait, assurément vous n'ignorez pas non plus quel serait le vôtre? »

— Quel serait-il?

— Le même que le mien, absolument.

— La potence?

— Oui, vingt-quatre heures après mon arrestation. En attendant, je suis à vos ordres; ne désiriez-vous pas lui parler sans témoin?

— Viens!

Par le courage et l'habileté qu'il avait déployés sur mer lors de l'enlèvement d'Elise, Berghen était parvenu à dissiper dans l'esprit de Feldmans et des autres le soupçon qu'il eût été d'intelligence avec Sarelli pour la première tentative d'enlever la jeune Suédoise. Sa constance, son zèle infatigable à prendre part aux recherches après la disparition de sa cousine affermièrent encore la bonne opinion qu'il avait donnée de lui. Pour gagner complètement la partie, il ne lui restait plus qu'à se rendre Elise favorable, soit par les soins et les témoignages d'attachement, soit par un nouveau coup hardi : pourvu qu'il atteignit son but, peu lui importait comment.

Il avait été bien loin de s'attendre à rencontrer de la résistance chez Sarelli; ce fut donc avec terreur qu'il s'aperçut que cet homme creusait un abîme entre lui et ses espérances.

Autrefois, il avait demandé la main d'Elise, avec l'intention de faire son bonheur; aujourd'hui, il voulait l'obtenir à tout prix pour la rendre malheureuse.

Son penchant était devenu une idée fixe dont il subissait l'empire en aveugle. La prudence et la réflexion l'avaient abandonné : il marchait en avant, tête baissée.

Elise venait de déposer ses pinces lorsqu'un de ses deux visiteurs entrèrent chez elle.